

The Descendants

Au nom du père et des ancêtres

Les Descendants — États-Unis 2011, 115 minutes

Carlo Mandolini

Numéro 276, janvier–février 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65781ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mandolini, C. (2012). Compte rendu de [*The Descendants* : au nom du père et des ancêtres / *Les Descendants* — États-Unis 2011, 115 minutes]. *Séquences*, (276), 52–52.

The Descendants

Au nom du père et des ancêtres

Sympathique et touchant (à en juger par le festival du papier-mouchoir dans la salle) **The Descendants** est un film agréable qui flirte entre le drame existentiel, le mélodrame et la comédie gentiment subversive. Mission accomplie donc pour ce portrait de l'homme américain contemporain même si, au bout du compte, le propos demeure plutôt convenu.

Carlo Mandolini

Manifestement, Alexandre Payne aime bien le *road movie* ! À l'instar des précédents *Sideways* et *About Schmidt*, **The Descendants** raconte le parcours — évidemment initiatique — d'un père de famille désabusé qui se rend compte qu'il est sur le point de tout perdre et de rater sa vie pour de bon. Forcé de réunir les siens au chevet de sa femme en fin de vie, Matt King parcourt son Hawaï en avion, en voiture, à pied... Parti à la recherche des autres, dont sa fille et l'amant de sa femme, c'est finalement lui-même qu'il retrouvera.



Une réécriture inoffensive de la famille

Sans vraiment parler de trilogie, **The Descendants** vient poursuivre l'illustration de la masculinité contemporaine, thème qui ponctue la filmographie du cinéaste américain, notamment dans les films mentionnés plus haut. Pour Payne, l'homme contemporain vit un malaise. Malaise qui semble provenir de cette immense difficulté de trouver un équilibre entre l'affirmation de soi dans le travail, l'accomplissement psychologique et sentimental dans le mariage et la construction d'un noyau familial solide, viable et, surtout, porteur de sens. À cet égard, Paul Giamatti (*Sideways*) et Jack Nicholson (*About Schmidt*) incarnaient fort bien l'« homme accablé » qui constate, avec grande amertume, qu'il n'a pas réussi à accomplir quoi que ce soit de significatif.

Dans **The Descendants**, c'est au tour de George Clooney d'incarner ce portrait de perdant plus ou moins sympathique, qui prend ici les traits de l'avocat Matt King. Sa carrière l'a tellement accaparé qu'il a fini par s'éloigner, sans vraiment s'en rendre compte, de ses filles, qu'il n'a pas vues grandir et, surtout, de sa femme qui, lassée par cette existence, s'est liée à un autre homme avec lequel elle avait l'intention de refaire sa vie. Pour Matt, trois piliers et repères de son existence s'effritent soudainement : la mère, l'épouse et le père qu'il croyait être.

Chez Payne, la déstabilisation de l'homme doit être ressentie par le spectateur. Aussi, sa mise en scène n'hésitera pas à emprunter des allées esthétiques qui vont quelque peu à contre-courant des approches traditionnelles. Le premier geste cinématographique de Payne, pour **The Descendants**, sera d'ailleurs de déconstruire l'habituelle Hawaï de carte postale afin de proposer au spectateur une vision du monde un peu plus corrosive, teintée de situations et d'attitudes plus subversives.

Malheureusement, le volet ravageur de Payne ne tiendra pas la route très longtemps. Les impertinences narratives et esthétiques demeurent très sages et, rapidement, on se retrouve dans une atmosphère connue et confortable qui rend cette réécriture de la famille plus inoffensive et jusqu'à un certain point conformiste, pour ne pas dire réactionnaire.

Essentiellement, le film raconte le retour de l'image du patriarche dans le contexte familial. La femme, « punie » pour ses excès (elle aimait l'action, à tout point de vue), n'a ici plus rien à dire et ne peut qu'entendre (façon de parler) les récriminations parfois violentes formulées à son endroit. Condamnée *in absentia* et finalement humiliée (il faut voir la façon dont le réalisateur filme son visage comateux et défait), le mythe de l'épouse mère est déboulonné. La figure du père, au contraire, se voit confirmée et amplifiée. Il faut croire qu'on pardonne plus facilement certains égarements que d'autres. Et puis, il y a les ancêtres, au nom desquels Matt fait échouer une vente de terrains qui aurait rapporté à sa famille une fortune colossale. À la fin du film, le père a retrouvé sa place entre ses filles, et les ancêtres pourront continuer à sourire sur les photos puisque les *descendants* ont accompli leur devoir de mémoire et préservé ce qui leur a été légué par les anciens.

Enfin, il y a George Clooney ! Impeccable, comme toujours, l'acteur donne au personnage de Matt King une force et une amplitude que les « hommes ordinaires et fragiles » de Payne n'ont jamais eues. Du coup, Matt King nous semble plus solide, moins vulnérable et donc... moins crédible dans ce récit qui en principe illustre une crise existentielle masculine.

Bien écrit et rondement réalisé, **The Descendants** demeure certes un film efficace. Par contre, à force de vouloir nous reconforter, c'est aussi un film qui nous quitte dès que monte le générique.

■ **LES DESCENDANTS** | États-Unis 2011, — **Durée** : 115 minutes — **Réal.** : Alexander Payne — **Scén.** : Alexander Payne, Nat Faxon, Jim Rash — **Images** : Phedon Papamichael — **Mus.** : Artistes variés — **Montage** : Kevin Tent — **Cost.** : Wendy Chuck — **Int.** : George Clooney (Matt King), Shailene Woodley (Alexandra King), Amara Miller (Scottie King), Nick Krause (Sid), Patricia Hastie (Elizabeth King), Grace A. Cruz (l'enseignante) — **Prod.** : Jim Burke, Alexander Payne, Jim Taylor — **Dist.** : Fox.